

essentiel que les matelots et les harponneurs soient plus jeunes et plus vifs que pour la pêche des grosses baleines. Avec ces précautions, on fait quelquefois des pêches abondantes dans ces parages; car on voit souvent revenir, au mois de juillet, des bâtimens avec leur chargement complet de sardes.

Pour faire la pêche de ces petites baleines, on réunit plusieurs chaloupes, armées chacune de six ou huit hommes, qui rament de toutes leurs forces pour approcher du poisson. Un ou deux harponneurs, qui sont à l'avant, essaient de les percer avec un dard, à l'organeau duquel est attachée une corde qu'ils lâchent à mesure que les poissons s'enfuient, et guidés par la corde, ils les suivent à force de rames : à mesure que les poissons perdent leur sang, ils s'affaiblissent; alors les pêcheurs pouvant les joindre aisément, ils achèvent de les tuer, puis ils les tirent à la remorque sur le rivage, pour les découper. Les femelles sont plus aisées à prendre que les mâles, surtout quand elles ont leurs petits qu'elles ne veulent point abandonner; car il y a un grand attache-

ment réciproque entre les petits et les mères.

Je vais maintenant entrer dans des détails plus circonstanciés de tout ce qui regarde la pêche des différentes espèces de vraies baleines.

J'ai indiqué, à la vérité, sommairement, les ports et les villes marchandes où l'on peut s'établir pour faire les armemens pour la pêche des baleines; ce qui se réduit à choisir les endroits les plus voisins des parages où l'on se propose de s'établir en pêche, et où l'on a lieu de présumer qu'on trouvera beaucoup de baleines, grosses ou petites.

Les matelots, les pêcheurs et les officiers-mariniers, qui sont, le maître, le pilote, les harponneurs, le tonnelier, le charpentier, forment ce qu'on nomme les équipages, dont l'engagement se fait au mois de mars : leur embarquement est ordinairement vers la mi-avril.

Je parlerai dans la suite du traitement des équipages qui sont à la part. Il s'agit maintenant des gages qu'on donne à ceux

qui, n'étant pas à la part, vont à cette pêche pour le compte des marchands associés. Ces gages sont ordinairement de quinze livres ou quinze florins par mois, bien entendu qu'ils sont nourris pendant toute la campagne. Ceci ne regarde que les matelots; car les gages des officiers-marinières sont plus considérables, et proportionnés à leur capacité; ainsi, les rameurs ont, suivant leur force, quinze à vingt livres par mois; les harponneurs, depuis vingt-cinq jusqu'à trente livres; et le commandant, depuis quatre-vingts jusqu'à cent livres. Outre cela, l'équipage a de gratification, sur chaque barrique de lard, vingt-cinq à trente sols.

Quand on a passé tout l'équipage en revue, on donne à chacun un mois d'avance, ce qui leur sert ordinairement à acheter des hardes, et de petites provisions dont ils jugent avoir besoin à la mer. Chacun serre dans un coffre ce qui lui appartient, pour le trouver au besoin; mais les gages ne commencent à courir que du moment où l'on s'embarque. Au reste, tout cela n'est

que des à-peu-près, et est sujet à varier suivant différentes circonstances.

Lorsque les équipages sont à la part suivant l'usage des Basques, l'armateur ou le propriétaire du navire a pour lui la moitié des huiles et toutes les barbes ou fanons, excepté un quintal des fanons que le capitaine lève pour chaque cent de barils d'huile qu'il rapporte.

Quand le propriétaire du navire a pris la moitié des huiles, l'autre moitié se partage inégalement entre les gens de l'équipage; de sorte qu'en supposant que la part du capitaine soit de vingt-quatre barriques d'huile, le pilote en a vingt, le contre-maitre dix-huit, les harponneurs chacun quatorze, et le reste des matelots, chacun suivant son mérite, depuis dix barriques jusqu'à onze: lorsque le navire revient avec moins de sa charge, chaque lot diminue proportionnellement.

Comme ces campagnes sont quelquefois longues, et qu'on y change très-fréquemment de climat, on est exposé à éprouver toutes les variations de l'atmosphère, des

sécheresses considérables, des chaleurs très-vives, plus fréquemment des pluies abondantes, de la neige, de la grêle, et de très-fortes gelées. Pour supporter toutes ces alternatives, surtout l'humidité et le froid, il faut avoir de bons gros habits, des vestes et des gilets de rechange, d'assez bonnes couvertures de laine, six paires de gros bas, autant de fortes mitaines, de forts souliers, une paire de bottines de cuir fourrées, six ou huit chemises; et des mouchoirs de cou. Ceux qui ne sont point accoutumés à aller à la mer étant fréquemment pris de diarrhées et de vomissemens, feront bien de s'approvisionner de quelques bouteilles d'eau-de-vie et du vinaigre; et s'il n'y a point de chirurgien à bord, de quelques remèdes anti-scorbutiques; heureux si dans ce cas il se rencontre quelque vieux matelot expérimenté qui, étant pourvu de médicamens, les emploie avec succès, au moins pour les maladies habituelles des gens de mer.

Quoique la nourriture ne soit point la même dans tous les bâtimens, on peut dire

en général que le repas du matin, ou le déjeuner, est du riz ou de l'orge mondé, qu'on fait bien cuire avec un peu de beurre fondu, à quoi, suivant leur appétit, les matelots ajoutent du fromage, du beurre salé et du biscuit : on donne pour le dîner, du bœuf salé, du poisson frais ou salé, ou des légumes secs, accommodés au beurre ou au lard, et toujours du beurre salé, du fromage et du biscuit à discrétion; car, comme les travaux des pêcheurs sont pénibles, on est bien aise de les voir prendre beaucoup de nourriture avec appétit.

A l'égard de la boisson, outre l'eau douce dont ils ont à discrétion, on donne, suivant les différentes nations, de la bière ou du cidre, ou du vin dans lequel on mêle un peu d'eau; et quand les équipages sont réduits à l'eau, on leur donne de temps en temps un petit coup d'eau-de-vie.

J'ai assurément bien des choses à dire sur la pêche des baleines; mais je crois devoir commencer par décrire une des plus considérables, qu'on fait avec un instrument nommé *harpon*, parce qu'après avoir

bien détaillé cette façon de pêcher, je serai en état de traiter fort en abrégé de presque toutes les autres.

Le harpon est un instrument de fer doux et bien corroyé; il est piquant par le bout, et tranchant par les côtés : on l'ajuste au bout d'une perche de bois qui forme son manche. Il y en a de différentes grandeurs, relativement à la grosseur des poissons qu'on se propose de prendre. Quoiqu'on se serve des harpons pour prendre différentes espèces de poissons, néanmoins dans l'article qui nous occupe, il convient d'entrer à ce sujet dans des détails, parce que c'est l'instrument dont les pêcheurs font le plus d'usage pour la pêche des baleines, surtout des grosses du nord.

A l'inspection des harpons, on voit que l'extrémité, qu'on nomme *dard*, est terminée par une pointe, aux deux côtés de laquelle sont deux ailes tranchantes : par la forme pointue du dard et celle des ailes tranchantes, qui ont une forme triangulaire, il est sensible que le harpon doit entrer très-aisément dans le lard

et la chair des baleines, et qu'au moyen de la largeur de la partie d'en bas des allers, il doit éprouver bien de la difficulté pour sortir de chairs; ce qui est nécessaire, puisqu'il faut que le harpon résiste à la tension de la corde à laquelle il est attaché, et aux mouvemens énormes que se donne la baleine lorsqu'elle se sent blessée. Quelquefois, pour augmenter encore cette résistance, la partie tranchante des ailes est barbelée, et le milieu du dard, entre les deux ailes, augmente d'épaisseur, non-seulement pour donner plus de force au harpon, mais encore pour le rendre plus pesant, ce qui augmente la force du coup, fait que le fer pénètre plus avant dans les chairs, et y est plus solidement établi. On regarde cette augmentation de poids comme si importante, que le plus souvent on met au manche, à une petite distance du fer, un anneau de plomb.

Pour rendre l'ajustement du harpon à son manche très-simple, on termine le dard par une douille de fer qui a à peu près deux pieds et demi, ou trois pieds de lon-

gueur. Cette douille ressemble beaucoup à celle qui reçoit le manche d'une bêche de jardinier : elle est creuse à l'extrémité, pour recevoir le manche qui se termine en pointe. Les harpons avec lesquels on perce les poissons qui se tiennent à une petite profondeur sous l'eau, diffèrent de ceux dont nous venons de parler, en ce que leur manche est fort long, et que le harpon ne se sépare pas du manche que le pêcheur tient toujours à la main.

Quand la corde n'est pas assez longue pour suivre le poisson jusqu'à la fin de sa course, on en joint une autre au bout : quelques-uns attachent de distance en distance, à la corde principale, des bouts de corde plus menus, auxquels sont attachés des morceaux de bois léger qui flottent sur l'eau ; mais il est surtout important d'attacher au bout de la corde principale, une grosse bouée, pour retrouver la maîtresse corde, si elle échappait aux pêcheurs.

Quoique les lances n'aient point l'avantage de tenir aussi fermement dans les chairs que les harpons, et que pour cette

raison on ne puisse pas y attacher une corde pour découvrir où le poisson s'est retiré, on verra néanmoins, par ce que nous allons dire, que cet instrument est très-utile pour prendre les baleines.

Les lances diffèrent principalement des harpons par la forme du dard qui est ovale, et terminé par une pointe sans oreilles.

A presque toutes les lances, à la partie opposée à la pointe, il y a une longue douille dans laquelle entre le manche, comme aux harpons : à la plupart, le manche tient au fer comme aux piques de guerre, ou aux espontons, parce que l'usage le plus ordinaire des lances est d'achever de faire mourir le poisson qui a été blessé par le harpon, et affaibli par la perte de son sang ; ce que les pêcheurs font en perçant la baleine avec la lance sans abandonner le manche. Les lances dont nous parlons, ont ordinairement douze à quinze pieds de longueur, dont le fer fait à peu près le tiers ; chaque chaloupe, suivant sa grandeur, prend ordinairement quatre ou six lances, et deux ou trois harpons.

Quand les rameurs peuvent joindre les baleines, les matelots les percent de toute leur force avec leur lance, et achèvent de les faire mourir en penchant de côté et d'autre le manche, pour augmenter la grandeur de la plaie, et précipiter la perte du sang.

Il faut encore se pourvoir de crocs de différentes grandeurs et de diverses forces, soit pour tirer à terre ou à bord les poissons, soit pour amarrer les chaloupes sur les glaces. Les crocs, comme on le verra dans la suite, servent encore pour arranger les morceaux de gras suivant leurs grandeurs, dans des barils.

Il faut de plus avoir différentes espèces de couteaux, soit pour lever le lard de dessus l'animal, soit pour le découper à bord en morceaux de différentes grandeurs, pour le mettre en barils ou en quart, lorsqu'on veut en retirer l'huile.

Les grands couteaux servent pour lever la graisse de dessus l'animal; ils ont, y compris le manche, cinq à six pieds de longueur, la lame a à peu près trois pieds

de long sur environ trois pouces de largeur.

Les couteaux qui servent pour débiter en petites tranches les grands morceaux, quand on veut en faire de l'huile, sont de moitié plus petits que les grands; leurs manches sont plus courts à proportion: à l'égard des autres poissons cétacées, je parlerai de plusieurs instrumens de pêche moins considérables que ceux qui servent pour prendre les vraies et grosses baleines: ces détails contribueront encore à éclaircir ce que nous aurons dit sur la pêche des grosses baleines.

Quand il s'est rassemblé un nombre de bâtimens armés pour la pêche des baleines, plusieurs matelots qu'on nomme *guetteurs*, s'établissent au rivage sur des pointes qui s'avancent à la mer, ou sur des rochers de la côte, ou sur des monticules, d'où on peut apercevoir une étendue de mer assez considérable: ils prêtent la plus grande attention pour essayer de découvrir des baleines. Outre les guetteurs, plusieurs matelots de chaque bâtiment montent sur

les hunes, ou au haut des mâts, et essaient aussi d'apercevoir des baleines, ou qui nagent à fleur d'eau, ou qui en sortent de temps en temps la tête pour aspirer l'air.

On juge que les baleines qu'on découvre flottant sur l'eau, sont mortes, ou qu'ayant été blessées, elles sont très-affaiblies par la perte de leur sang; en ce cas, quelques chaloupes armées de six rameurs, d'un timonier et d'un harponneur, essaient de les joindre à force de rames; ils n'y réussissent que quand les baleines sont mortes, ou lorsqu'elles sont fort affaiblies par leurs blessures; car celles qui ont conservé toute leur vigueur parviennent à s'échapper.

Lorsque les pêcheurs les jugent mortes, ils passent un nœud coulant derrière l'aile-ron de la queue, ou bien ils attachent une corde à un fort croc, qu'ils ont piqué dans la gueule du poisson, et deux, ou un plus grand nombre de chaloupes s'étant amarrées sur ces cordes, tirent à la remorque ces baleines à terre ou à bord d'un des navires.

Mais comme il y a de ces baleines qui,

n'étant qu'engourdies, entrent en fureur quand elles se sentent piquées par une lance, et renversent à la mer les chaloupes et les hommes, il faut donc, avant de les amarrer à la chaloupe, prendre des précautions pour s'assurer que celles qu'on voit flotter sur l'eau sont mortes; pour cela on les pique avec une lance ou une baïonnette.

Quand on a reconnu que les baleines qu'on croyait mortes sont seulement fort affaiblies, et qu'elles pourraient entrer en fureur, on achève de les faire mourir à coups de harpon, de lance ou de masse.

Il arrive quelquefois qu'un bâtiment armé pour la pêche, se trouve accidentellement au milieu d'un banc de poissons cétacées, baleines, souffleurs, cachalots, ou gros requins, etc. En ce cas, tous les gens de l'équipage se rangent autour du bâtiment, ayant à la main des harpons, des lances, des crocs garnis de longs manches, et ils essaient de percer les poissons qui se trouvent à leur portée; on a même vu des pêcheurs qui parvenaient à en saisir avec un nœud cou-

lant qu'ils passaient au-dessus de l'aïeron de la queue.

Quand les guetteurs, soit de la côte ou des vaisseaux, aperçoivent des baleines distribuées çà et là, ils en avertissent ceux qui sont dans les vaisseaux, qui, sur-le-champ, mettent leur chaloupe à la mer, et rament de toutes leurs forces pour essayer de s'en approcher; car comme le premier coup de harpon est souvent le plus décisif, heureux celui qui a pu le donner, il lui est dû une récompense lorsque ce premier coup est donné à propos. Quand la baleine continue à fuir, en suivant la corde qui tient au harpon, on parvient à joindre le poisson qui s'enfuit et qui s'affaiblit en perdant de son sang.

Suivant les conventions que les pêcheurs ont faites entr'eux, les chaloupes de différens navires se réunissent quelquefois pour chasser de concert la baleine qui a été harponnée; pour bien frapper la baleine, le harponneur ayant un genou appuyé contre l'étrave, jette son harpon de la main droite,

et quelquefois des deux mains, le harponneur laisse filer de la corde qu'il a levée auprès de lui, ou sur son bras, et qui est amarée au harpon.

Comme c'est auprès et au-dessus des ailerons que le harpon entre plus aisément, le harponneur essaie de percer le poisson à cet endroit, et il y en a d'assez adroits pour faire périr la baleine du premier coup.

Quand une baleine se sent blessée, elle fuit avec une vitesse extrême; alors les rameurs forcent de rames pour la joindre: le timonnier est très-attentif à exécuter ce que lui prescrit le harponneur, ou un matelot expérimenté chargé de le seconder; on file donc continuellement la ligne qui tient au harpon; et quand une pièce est filée, on y en joint une seconde, puis une troisième; quelquefois même on en emprunte des autres chaloupes; chaque pièce de funin a ordinairement cent vingt brasses de longueur, au bout de laquelle il y a quelques brasses d'un cordage plus fin, fait d'excellent chanvre, où est amarré le harpon, on le nomme le *funin*.

Les matelots expérimentés savent prévoir



l'endroit où les baleines doivent sortir leur tête de l'eau pour aspirer l'air, et aussi éviter qu'elle ne fasse chavirer la chaloupe. Quand cet accident arrive, d'autres chaloupes essaient de s'approcher assez pour pouvoir découvrir de nouveau le poisson; il est bon d'être prévenu que les baleines sont obligées de venir aspirer d'autant plus fréquemment l'air, qu'elles ont été blessées plus grièvement, ce qui est très-avantageux pour les pêcheurs. On s'aperçoit que la baleine perd de ses forces quand la ligne qui tient au harpon mollit, et encore plus quand elle jette du sang par les naseaux.

On a vu, comme il est dit plus haut, des harponneurs assez adroits pour tuer une baleine d'un seul coup de harpon; mais cela est fort rare, et souvent on est obligé, quand elles sont affaiblies, de les assommer à coups de masse, ou de les percer avec des lances. Nous avons déjà dit qu'il y a des baleines qui entrent en fureur quand elles sont près d'expirer; il est bon que les pêcheurs en soient prévenus, sans quoi ils courraient risque d'en être blessés.

Il est très-important d'avoir des équipages,

et surtout des officiers-mariniers fort expérimentés. Le succès de la pêche en dépend; car on voit de petits navires armés de faibles équipages, mais expérimentés, faire de meilleures pêches, que de gros navires montés de novices ou de matelots qui ont peu d'expérience; on ne peut effectivement s'empêcher d'admirer l'adresse de certains harponneurs qui, quoiqu'éloignés des poissons, les percent aux endroits qu'ils savent être les plus propres à les faire périr; c'est encore par l'usage qu'on apprend à diriger la marche du canot, suivant la route que suit la baleine, même sous l'eau; et ce qui est encore plus difficile, c'est de juger lorsqu'une baleine est enfoncée dans l'eau, de l'endroit où elle paraîtra pour prendre l'air; ainsi les harponneurs et les timonniers sont des officiers-mariniers très-importans.

Nous avons dit, que suivant la grandeur et la destination des navires qu'on arme pour la pêche des baleines, on leur donnait plus ou moins de chaloupes, depuis trois jusqu'à six ou huit; plusieurs sont suspendues au-dehors du bâtiment; les autres sont

placées sur le pont. Suivant une lettre de M. de la Courbeniere, on en met ordinairement quatre à l'entrepont, et deux sous le gaillard d'arrière.

Comme chaque navire est obligé de fournir aux chaloupes qu'il met à la mer, les ustensiles de pêche qui leur sont nécessaires, ils embarquent grand nombre de lances et de harpons de différentes grandeurs, avec des pièces de lignes plus ou moins grosses destinées à être attachées au harpon, et qui servent à indiquer la route que font les baleines, lorsqu'étant blessées, elles fuient avec une telle vitesse, que malgré les efforts des rameurs ils ne peuvent les atteindre.

On a vu qu'il arrive assez fréquemment, que les chaloupes s'éloignent de leurs vaisseaux, au point qu'elles ont souvent peine à les rejoindre : en ce cas, le navire tire quelques coups de canons, et les chaloupes ayant embarqué quelques trompes ou cornets, essaient de répondre aux coups de canons que le navire a tirés. De plus, les matelots, tant des navires que des chaloupes, montent de temps en temps au haut de leur mât pour

essayer d'apercevoir leur navire, ou pour découvrir quelques baleines mortes ou en vie; car quand les baleines blessées peuvent se retirer sous des bancs de glace, il arrive assez souvent qu'elles sont perdues pour les pêcheurs, ainsi que les lignes qui tenaient au harpon. D'ailleurs, il y a une récompense pour ceux qui aperçoivent les premiers une baleine morte ou blessée.

Si une baleine blessée échappe à ceux qui l'ont harponnée, et qu'elle soit aperçue par une autre chaloupe qui la prenne, c'est aux pêcheurs de cette chaloupe qu'elle appartient; ceux qui l'ont harponnée en premier lieu n'y ont aucun droit.

Quand la mer est calme, on entend de fort loin le bruit de l'eau que les baleines jettent par les événements, surtout celles qui ont été blessées; les harponneurs profitent de cet indice pour les trouver, ce qui semble prouver que c'est un jet d'eau qui sort par les événements, et non pas de la fumée ou du brouillard, comme nous avons dit que quelques-uns le pensaient : néanmoins je conviens que l'eau qui sort par les événements se

divise par petites gouttes, à cause de la résistance de l'air.

A l'égard de celles qui sont mortes et qui flottent sur l'eau, surtout celles qui sont anciennement mortes, on les découvre par un nombre d'oiseaux qui s'amassent dessus, ou pour en faire curée, ou pour prendre quantité d'insectes qui s'y trouvent en grand nombre.

On sait que les huiles qu'on extrait des graisses, sont le profit le plus considérable que les pêcheurs retirent de leurs travaux; il faut donc pour cela lever le gras avec des précautions convenables, ce qu'on appelle découper les baleines, ainsi que nous allons l'expliquer.

Quelquefois les baleines étant près d'expirer, échouent et meurent sur le rivage, surtout après un coup de vent; mais d'autres fois étant trop affaiblies pour gagner la côte, elles meurent à l'eau. Dans ce dernier cas, on les amarre à des chaloupes qui les traînent à la côte ou à bord d'un vaisseau. Quand on les tire à la côte, il est important de choisir un endroit, où précé-

demment on ait établi des fourneaux et ce qui en dépend, on au moins il faut qu'il soit facile d'y en établir, et qu'on y puisse trouver du bois pour chauffer les fourneaux.

Quand le terrain est en pente, on amarre la baleine à des piquets qu'on enfonce dans le terrain, et des cordes qu'on place dans la gueule et au derrière de l'aileron de la queue; à l'égard des baleines qu'on remarque auprès des vaisseaux, quand elles sont rendues à côté et au dehors des bâtimens, on les amarre avec des chaînes ou des cordes qu'on passe dans la gueule, ou autour du corps, ou derrière la queue: pour détacher plus aisément le gras, des pêcheurs hardis montent sur les baleines, quoiqu'elles ne soient pas encore tout à fait mortes; mais comme leur peau est très-glissante, pour ne point courir risque de tomber à la mer, ils ont la précaution de mettre des pointes sous les talons et sous les semelles de leurs souliers.

On donne assez souvent une petite récompense à ceux qui ont cette hardiesse,